

Yazid Oulab

L'âge du graphite



1 – *Mektoub (C'est écrit)*, fil barbelé, 18 x 60 cm, 2011.



2 – *L'âge du graphite*, vue d'exposition, 2011.



3 - *Sans titres*, fusain sur papier, 80 x 120 cm et 60 x 80 cm, 2011.



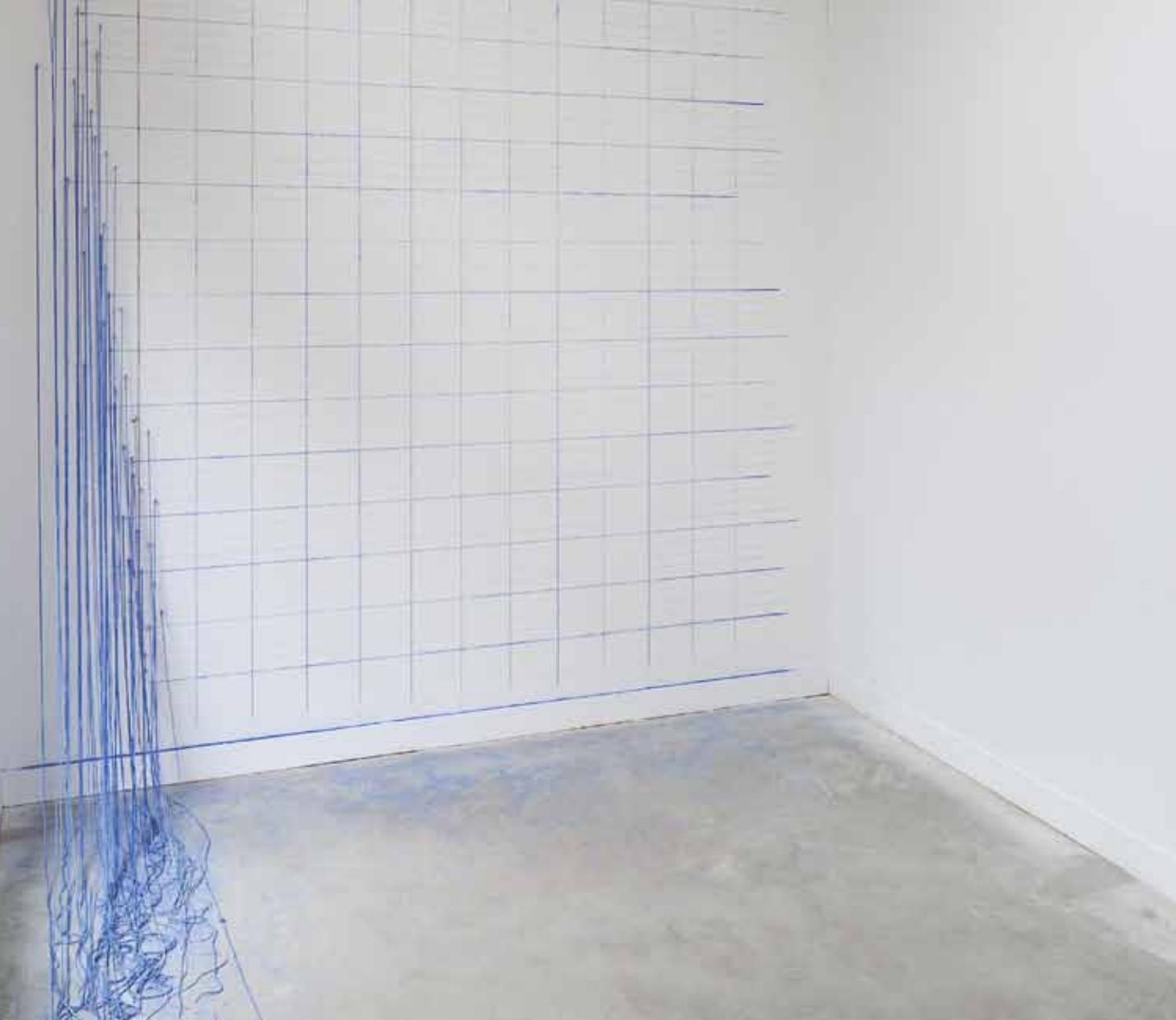
4 – Moment de médiation autour des œuvres de Yazid Oulab.



5 – Moment de médiation autour des œuvres de Yazid Oulab.



6 – *Chaîne*, clous, 350 cm, 2011. *Sans titre*, cordelettes, pigments et clous, 2011. *Alif*, graphite, 23 x 50 cm, 2011.



7 – *Sans titre*, cordelettes, pigments et clous, 2011.



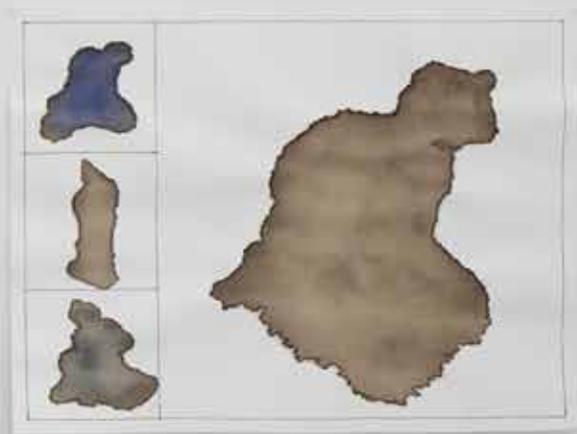
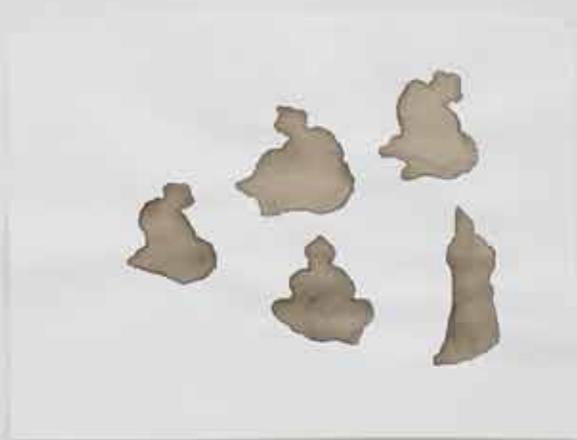
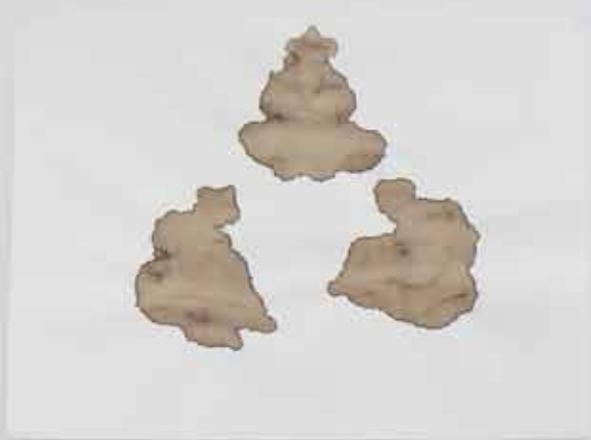
8 – *Mur de l'effacement*, gommes, 22 x 78 cm, 2011. *Chaîne, clous*, 350 cm, 2011.



9 – *Mur de l'effacement*, gommes, 22 x 78 cm, 2011.



10 – *Sans titres*, encre sur papier, 50 et 70 cm de diamètre, 2011.





12 – *Sans titres*, encre sur papier, 50 et 70 cm de diamètre, 2011. *Presqu'ils*, encre sur papier, 60 x 80 cm, 2011.



13 – *L'âge du graphite*, vue d'exposition, 2011.



14 – *Couteau*, graphite, bois, 7 x 14,5 x 116 cm, 2011.



15 - *Résonances* (série), encre sur papier, 32 x 41 cm, 2011.



16 - *Stylite* (série), encre sur papier, 32 x 41 cm, 2011.



17 – *Stylite* (série), encre sur papier, 32 x 41 cm, 2011.



18 – *L'âge du graphite*, vue d'exposition, 2011.



19 – *Sans titres* (série), mine de plomb, 32 x 41 cm, 2011.



20 – *Sans titres* (série), mine de plomb, 32 x 41 cm, 2011.



21 – *Modèle académique*, plâtre, fusain, 30 x 30 x 80 cm environ, 2011.



22 – *Kohol*, vidéo, 7'43", 2007.



23 – *Kohl*, vidéo, 7'43", 2007.



24 – *Kohol*, vidéo, 7'43", 2007.



26 – *Outils*, terre cuite, charbon, craie, graphite, dimensions variables, 2011.

La proposition faite à Yazid Oulab de montrer son travail à la Maison Salvan, à la suite d'une courte période de résidence, coïncidait avec le festival « Graphéine, la saison du dessin contemporain dans l'agglomération toulousaine », organisé par le réseau Pinkpong.

L'exposition comportait ainsi beaucoup d'œuvres graphiques qui provenaient de séries emblématiques du travail de l'artiste. La série *Résonance*, par exemple, donnait à voir des pages vibrantes à la fois par la technique et le sujet : des petites silhouettes en élévation et connectées par la méditation. Ou encore la série des *Stylites*, ces anachorètes immobiles que l'artiste perche depuis plusieurs années dans des paysages faits de motifs urbains et/ou montagneux. L'exposition comprenait également des entreprises plus inédites et récentes avec des œuvres qui estompaient les frontières de la sculpture et du dessin. Les montagnes réalisées au fusain étaient produites à travers le geste du tailleur de pierre. Les clous verticaux, à la fois dessinés et gravés à la mine de plomb, advenaient d'un martèlement.

Au moment de cette invitation, Yazid Oulab expérimentait le graphite pour de nouvelles sculptures. C'est ainsi qu'en cette matière, il montra également différents accessoires

censés trancher : un couteau, des silex. Sauf que selon ses intentions, ils devenaient plutôt des instruments d'écriture ou de dessin – des ustensiles de liant, en quelque sorte, plutôt que de séparation. Au moment, encore, de cette invitation, alors qu'il produisait ces outils faussement archaïques et coupants, il entendait parler des promesses technologiques liées à la découverte du graphène. Celle-ci a permis aux scientifiques Konstantin Novoselov et Andre Geim d'obtenir le prix Nobel de physique en 2010. Graphéine, Graphite, Graphène... En quelque sorte des « âges du graphite » se conjugaient... Ce que Yazid Oulab appela la « résonance » des trois G autour du contexte de cette exposition.

—
« Voici ma vie à moi
Rassemblée en poussière... »
K. Yacine, *Bonjour*, 1947

Douze mois après l'exposition et au moment où se construit cette édition, le mot « résonance » est toujours à l'œuvre. Employé très régulièrement par Yazid Oulab, il est peut-être le plus à même de qualifier la mémoire que nous avons à la Maison Salvan de son travail et, plus globalement, de cette temporalité auprès de lui. « L'âge du graphite » résonne toujours... Une résonance qui découle de l'aura si particulière



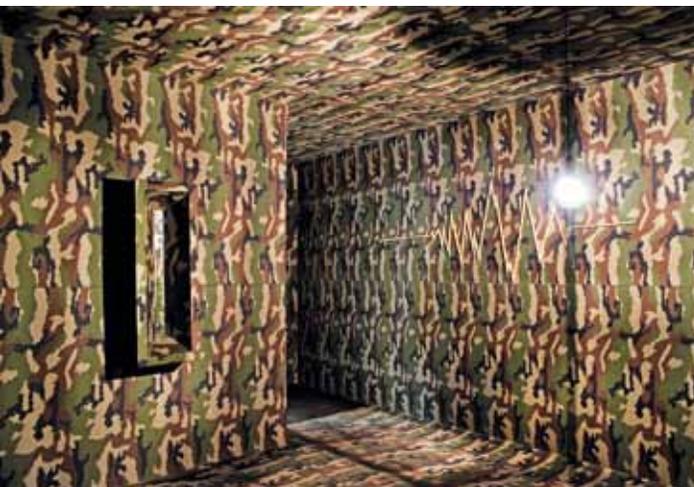
de son œuvre, faite d'inédit éternel et d'autonomie sereine. Elle est d'aujourd'hui mais aussi de toujours. Elle apparaît intemporelle comme si elle contenait sa propre généalogie dont les racines seraient à chercher du côté du sable, du vent et des saisons de nuages. D'une certaine façon, les formes produites par l'artiste apparaissent comme issues de méditations dans un *vide plein de vaste*. On est conduit à nouveau à repenser à cette nuit qu'il organisa dans le désert algérien : l'élévation d'un gigantesque échafaudage, *tout juste* pour lui, le ciel et le sol...

Effectivement, résonnent encore les questions premières et essentielles que posent les œuvres de Yazid Oulab. Que faire de l'outil, du silex, du couteau, du clou ? Une œuvre ou une destruction ? Faut-il se borner à transformer l'os en bâton, ou bien faut-il le sublimer en véhicule interstellaire comme le suggère Stanley Kubrick dans l'incroyable ellipse qui constitue le cœur de *2001 l'odyssée de l'espace* ? Que faire de la méditation ou de toute autre forme de pensée introspective ? Un déni de l'autre au nom de Dieu, ou de toute autre

système de croyance, ou bien un pas vers lui au nom de soi et de sa « responsabilité d'être responsable » ?

Il y a peu, dans le cadre de l'exposition « Ici, ailleurs », à Marseille, l'artiste proposait *La halte*, un environnement dans lequel le spectateur se glissait pour se confronter à un *vide plein de vaste* : le son et le rythme d'un métronome ; des parois recouvertes d'un motif camouflage ; une ampoule diffusant une lumière ténue ; des meurtrières obturées (ouvertes ?) par des miroirs ; plusieurs objets/outils disposés dont un fusil/flûte et un tambourin/cible renvoyant tout autant à la poésie et à la *musique du rythme de la sagesse* qu'à l'instrument de guerre. Cette installation pouvait apparaître comme une somme de son travail tant elle était riche de signe et complexe de sens. Le visiteur se retrouvait comme sur un piédestal vertigineux, surplombait l'abîme de lui-même et contemplait l'irréparable solitude qu'implique le jugement et les moments où s'établissent les choix. L'expérience de cette proposition de Yazid Oulab ne s'éteint pas.

—
À quelques jours de l'impression de cette édition, il reste à espérer que cette expérience au contact de l'œuvre de Yazid Oulab se partage toujours davantage et qu'elle participe à rassembler la poussière... ■



Au commencement était une sorte de carrière découverte à l'occasion d'un déplacement dans la périphérie de Marseille et où il aperçut d'étranges blocs noirs en forme de colonnes mal dégrossies. Curieux d'en savoir plus sur la nature de ces masses innommables qui exerçaient sur lui une irrésistible attraction, il n'a pas pu résister à la nécessité d'aller voir de près. Tout y était gris anthracite, couleur mine de plomb, et le sentiment qu'il éprouva était celui d'entrer dans un espace dessiné. Mais qu'est-ce donc qui a conduit Yazid Oulab à se perdre dans cette zone préservée de fabrication de barres de graphite destinées à l'industrie nucléaire ? Difficile de le dire. Il est des situations imprévisibles auxquelles nous nous trouvons confrontés, comme par une force du destin, et qui déterminent la suite de nos actes. Il en a été ainsi de cette rencontre pour l'artiste avec ce matériau dont il a pu récupérer sur place quelques blocs de différentes tailles. Aussitôt rentré à l'atelier, Oulab n'a pas attendu pour tailler dans l'un d'eux une écriture cunéiforme, une façon d'inscrire cette masse minérale à l'ordre d'une destination tautologique, à savoir l'écriture.

Dans le même temps, Yazid Oulab apprit que deux physiciens qui avaient réussi à isoler, avec un bout de ruban

adhésif et un crayon, une forme révolutionnaire du graphite – le graphène, un cristal de carbone stable et à deux dimensions –, avaient été récompensés du prix Nobel. Il entendit parler par ailleurs de la découverte qu'ont faite deux chercheurs des capacités de chargement et de déchargement électrique de ce graphène, assurant pour plus de mille ans l'avenir de nos technologies. Il ne lui en fallut pas plus pour considérer qu'un nouvel âge était advenu. Que nous étions entrés dans « l'ère du graphite¹ ». Du mot grec *graphein* – origine de celui de *graphique* – à ceux de *graphène* et de *graphite*, la relation sémantique qui les lie à l'ordre du dessin se double de la détermination d'un exercice, celui de l'écriture. Cette relation fondamentale à l'écrit situe le dessin sur un terrain qui le distingue, voire qui l'oppose à l'icône, en ce sens que l'image n'est pas le verbe. Et pourtant, nombre de mots utilisent la racine *graphein*, tel celui d'*iconographie*, soulignant l'indissociable corrélation qui existe entre le dessin et l'image. Pour ce que toute écriture procède d'une trace, placer le dessin en ce point initial, c'est en faire le lieu d'un enregistrement.

C'est au cœur de telles préoccupations, interrogeant tant la nature que la fonction du dessin, que Yazid Oulab décline depuis quelques années son art à l'aune de productions qui jouent de ces concepts. Ce faisant, il crée tout un monde

1. Titre de l'exposition de l'artiste à la galerie Éric Dupont, 17-03/21-04-2012.

d'œuvres, bidimensionnelles ou en volume, qui actent une étonnante richesse d'invention plastique, exploitant les ressources de procédés techniques innovants qui contribuent à régénérer la pratique du dessin. Il s'en est pris ainsi au motif archaïque du silex, figure primordiale de toute opération de taille qui accompagne un moment crucial de l'évolution du savoir-faire de l'homme. Taillés dans le graphite, les silex de Yazid Oulab subissent comme un basculement fonctionnel perdant leur nature contondante pour se charger d'un potentiel graphique nouveau qui chahute la chronologie de l'histoire.

Pour ce qu'elle interroge non seulement la notion d'outil ou celle du matériau mais pose aussi la question des processus, la réflexion de l'artiste sur le dessin est étroitement liée à celle de la sculpture. On le mesure par exemple au regard de cette œuvre en forme de monumentale couteau – 2 mètres 10 de long – dont il a taillé le manche et le fer tranchant dans la masse même d'un bloc de graphite et qu'il a emmanché dans une gangue de bois peint en rouge,



façon crayon aplati de menuisier. Ou bien encore dans cette autre sculpture, tout aussi radicale, à la forme d'une énorme gomme, pareillement extraite d'un bloc de graphite et soigneusement polie comme pour gommer toute aspérité.

Ailleurs, Yazid Oulab utilise du fil de fer barbelé pour forger à grands renforts de torsades toutes sortes de pièces qui s'accrochent au mur dans une relation tout à la fois intelligible et sensible avec le dessin. Soit elles renvoient directement à l'écriture en énonçant une parole, soit elles font simplement images, suggérant une intention ; à moins qu'elles ne combinent les deux dans une composition volontiers narrative. Dans tous les cas, l'artiste joue des effets de l'ombre portée pour instruire le débat sur la question des rapports entre matériel et immatériel, entre physique et métaphysique.

L'importance qu'il accorde dans son travail au geste de l'artisan et l'expérimentation qu'il lui plaît de faire des outils de ce dernier l'ont conduit récemment à mettre en œuvre une technique totalement inédite qu'il désigne par l'expression « dessin à la perceuse ». Yazid Oulab voudrait-il s'autoriser à transgresser tous les canons et tous les attendus, il ne s'y prendrait pas autrement. Si telle technique suppose de déléguer le travail à une machine – rappelant

certaines « machines à peindre » du passé –, elle débouche paradoxalement sur un ensemble de travaux qui conjuguent les antagonismes majeurs de sa démarche : le hasard et la nécessité, l'accident et la maîtrise, le point et la ligne, l'un et le tout. C'est que chacune des expérimentations qu'engage l'artiste l'est toujours dans cette quête de dénicher le secret du dessin. De le percer, en quelque sorte.

Au travail, Yazid Oulab avoue être à la recherche d'émerveillement, à l'affût de ce que les matériaux et les outils sont à même de lui révéler. Ce principe de révélation qui n'est pas sans rappeler la formule de Paul Klee – « L'art rend visible » – tient à tout un lot de facteurs, qu'ils soient biographiques, culturels ou événementiels, qui le constituent. Adepte du soufisme, il privilégie l'intuition au détriment du rationnel, s'intéressant surtout à la spiritualité et aux mythes. Il laisse le temps faire les choses de sorte qu'elles adviennent au bon moment après qu'elles aient fait leur chemin en lui. Si le soufisme est une mystique qui se méfie de l'apparence du monde, Yazid Oulab tente de nous proposer une appréhension de ce dernier qui n'a rien de doctrinaire mais qui est fondamentalement sensible et poétique.

La violence sous-tendue que contiennent ses œuvres est proprement absorbée par le sens qu'elles révèlent. Réalisés

en suivant un léger canevas préalablement tracé sur leur support de destination ou selon une matrice qui sert de guide, les dessins de perceuse procèdent d'un travail à force. En lieu et place de la mèche, le bâton de graphite joue le rôle de crayon, à la différence près que son extrémité est soumise à une rotation relativement rapide et qu'il n'est plus question de tirer des traits en ligne. De fait, la perceuse est agitée de soubresauts qui entraînent la formation de myriades de points s'élevant en tourbillons et conférant au dessin une



vibration dynamique mouvementée. Il en résulte quelque chose d'une image quasi cosmique qui n'est pas sans interroger le regard sur les origines de la matière et qu'excède le motif traité dès lors qu'il renvoie à un registre particulièrement chargé. Ainsi cette figure christique qu'emporte un jeu de volutes en spirale dans une forme d'implosion symbolique. Le Christ n'y est plus en croix mais en suspens dans un vortex improbable, bras levés, à la façon des derviches tourneurs, en position d'intercesseur entre l'en-haut et l'ici-bas, la paume de la main droite tournée vers le ciel, celle de la gauche vers la terre.

Chez Yazid Oulab, le ciel et la terre sont un prétexte récurrent, métaphores du matériel et du spirituel. On trouve ainsi dans son œuvre d'autres exemples qui en relatent la puissante relation, comme cette encre sur papier au titre de *Constellations* qui se présente comme une carte de la voûte céleste. Ou bien encore cette série de travaux au thème du *Stylite urbain* qui relève d'une invitation au recueillement individuel dans cette façon isolée du *Penseur* de Rodin.

« M'aimes-tu » énonce une écriture en fil barbelé, délicatement suspendue par un simple fil métallique à un point d'interrogation renversé, fait aussi de barbelé. Que la question puise sa source originelle dans les livres saints (Jean 21,

15-19) – elle est prononcée à trois reprises par Jésus après sa résurrection à l'adresse de Pierre après le repas au bord du lac – en dit long de la portée universelle que l'artiste prête à son œuvre. « Car l'amour, finalement, dit-il, c'est ce qui protège, nourrit et fonde toutes les relations entre les êtres.² » Une nouvelle fois, la force de cette pièce réside dans un basculement magistral entre le recours à un matériau d'une grande violence, une radicale économie de moyens et sa puissance d'évocation poétique. À l'instar de ce *Souffle du récitant* de 2003 – une pièce vidéo éminemment graphique – dont les fines fumées invitaient le regard à une élévation. ■

2. cf. Entretien de l'artiste avec Sabrina Dubbeld, (*Art absolument*), numéro spécial « L'art au défi de l'espérance », janvier 2013, p. 58.

Latelier est à mes yeux l'endroit le plus juste pour révéler le travail d'un artiste : lieu qui mêle le travail en cours à des œuvres passées, des outils, quelques photos, des livres révélateurs, une flûte de Derviche, un Khalem... sans hiérarchie aucune, sans apprêt ni souci de présentation.

L'atelier de Yazid est à quelques dizaines de mètres de la Canebière à Marseille.

« C'est là que, dit-il, je fais, je pense, je réfléchis ».

Façonné par son passé, par le passé de ses ancêtres, par celui de l'humanité, Yazid Oulab sait rendre complémentaire ce qui aurait pu être contradictoire. Du + et + et +, il sait arriver au « moins » possible, à l'essentiel débarrassé de tout ce qui est inutile.

Il est né en Algérie à Constantine.

De son père, ouvrier et agriculteur, il a le goût du « faire », du « savoir faire », la mémoire d'une enfance dans les champs. De sa mère, enseignante et littéraire, il a la capacité de rendre la pensée poétique.

Il se dit « intuitif plutôt que cultivé », c'est qu'il a su garder la culture vivante et quotidienne plutôt que livresque et sclérosée.

Dès l'enfance, Yazid transforme l'écriture en signes dénués de sens, en poésie abstraite.

« Tu ne feras pas d'image », dit l'Islam à ses fidèles.

Pourtant, aux Beaux-Arts à Alger, on lui a enseigné la peinture occidentale.

Aux Beaux-Arts de Marseille, à la fin des années 70, la mode était au « Conceptuel » et au « Minimalisme ».

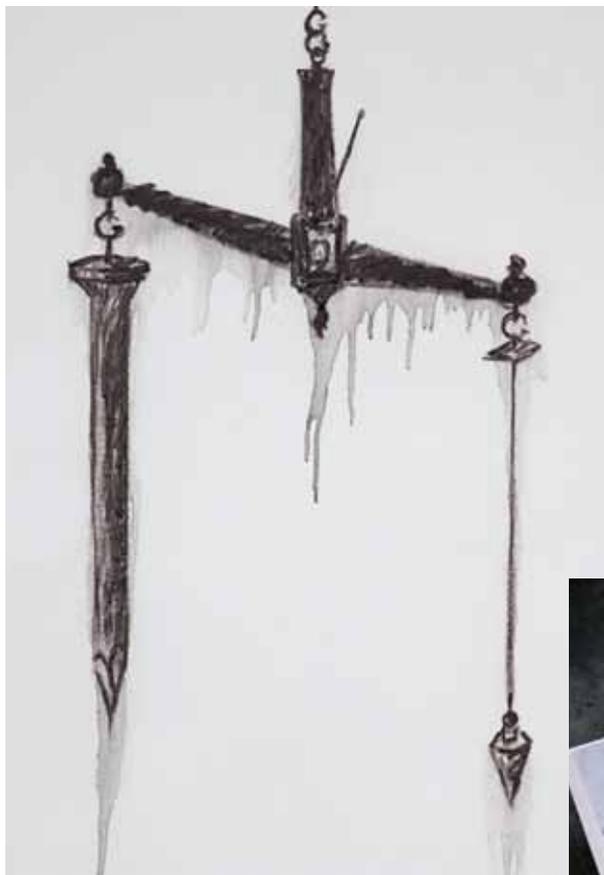
Ni l'un ni l'autre de ces enseignements ne répondaient à ce qu'il était au plus profond de lui et qu'il ne savait peut être pas encore. Alors, il fabriqua des sculptures : assemblages de matériaux récupérés... jusqu'à ce qu'un professeur en comprenne le sens et le potentiel, que le déclic se produise et que le cheminement artistique se développe.

En rentrant dans son atelier, en avril 2013, mon regard fut fasciné, magnétisé par trois « images », trois immenses dessins du Christ crucifié, flottant, tournoyant, grandeur nature si j'ose dire.

Le Christ, prophète reconnu par l'Islam est là, mourant, et en même temps pris dans un phénoménal tourbillon d'énergie. Des dessins comme ceux là n'ont pu être engendrés par une main humaine, aussi virtuose soit-elle. On dirait qu'ils sont le résultat d'un état de transe, proche de celle des derviches tourneurs.

Le résultat d'un tel prodige est passé par le corps de l'artiste qui, une fois encore a su mettre non seulement son corps physique au service de la création, mais aussi la partie « ouvrière » de sa personne en inventant un outil initialement destiné à d'autres fonctions : une perceuse électrique munie d'une mine graphite allie sa puissance tournoyante au geste maîtrisé de Yazid.

Agonisant, le Christ, Verbe Incarné, est emporté dans un mouvement bien au delà des réalités physiques terrestres.



Oxymores visuels et sémantiques, les outils utilisés et/ou créés par Yazid Oulab distendent et anéantissent les conventions et ainsi disent des choses qui atteignent la poésie et la mystique.

Il détourne les matériaux pour compliquer et déstabiliser les métaphores ou allégories de premier degré.

Ainsi une phrase de Rimbaud écrite en fil de fer barbelé. Dépasser la notion d'enfermement pour y redécouvrir ce fil brillant et rendu dynamique par ses innombrables épines.

Ainsi un couteau de sacrifice géant, en peau de mouton : l'instrument du sacrifice fait de la peau du sacrifié...

Aussi... dans le cadre d'une performance filmée : un billot de bois qui, après des heures de taille et de lutte qui l'ont conduit jusqu'à l'épuisement physique, devient bâton de khôl destiné à révéler le regard féminin...

Yazid a besoin de l'investissement physique mené jusqu'aux limites du supportable pour arriver à l'essence de l'idée ou du message.

L'humain, le corporel sont nécessaires sinon indispensables, le concept, désincarné ne vaut rien !

—

Il y avait parmi les lointains ancêtres de Yazid un ermite qui, après avoir vécu pendant des décennies d'eau et de



pain apportés par le voisinage, a disparu. Son temps était accompli.

Cet ancêtre réapparaît dans de nombreux dessins, minuscule créature, concentrée et perchée sur un pic ou un échafaudage longiligne. Absurde et inutile ? Non, essentielle permanence de la pensée et de la méditation.

Sur une série de dessins, plusieurs ermites, tous semblables se retrouvent sur leurs pitons de chaque côté d'une faille. Ils sont les « gardiens de la faille », celle qui sépare les univers, les cultures, l'intérieur et l'extérieur, le monde matériel du monde spirituel.

Cette faille, ce vide, Yazid dit d'elle qu'elle a la forme de l'espace qui sépare l'Ange Gabriel de la Vierge Marie dans l'Annonciation de Fra Angelico et de Lorenzetti, colonne de l'esprit saint, semblable à celle qui a procédé à l'initiation du Prophète. Ce Vide est plus plein que le plein.

D'une forme encore plus radicale que la faille, en version positive : le Clou, aujourd'hui pièce récurrente dans le travail de Yazid Oulab.

Le vide est devenu plein.

Clou en mine graphite, en craie, en ardoise, en verre, en terre cuite...

Clous qui lient, assemblent, qui une fois tordus deviennent écriture.

Clous géants, qui n'existent que pour eux mêmes, sans livrer facilement leur sens.

« La poésie est la voie essentielle pour approcher les mystères. »

MEKTOUB... « C'était écrit ». ■

Catherine Huber est conservateur du patrimoine. Après avoir exercé au Musée d'art moderne de la Ville de Paris, elle est aujourd'hui critique d'art indépendante et enseignante.

Philippe Piguet est critique d'art indépendant et directeur artistique de « Drawing Now Paris », le salon du dessin contemporain (www.philippepiguet.com).

Paul de Sorbier est directeur de la Maison Salvan.

Légendes des œuvres citées :

Élévation, échafaudage dans le désert algérien, 12 x 33 m, 2007.
Photographie : Hassan Saïd.
Courtesy galerie Éric Dupont, Paris.

La Halte, environnement (détail), 2013.
Photographie : Clémentine Crochet.

Gomme, graphite, 4 x 6 x 20 cm, 2012.
Collection privée.
Courtesy galerie Éric Dupont, Paris.

Sans titre, mine de plomb sur papier, 32 x 40 cm, 2010.
Photographie : Yazid Oulab.

Noyau cosmique, graphite embouté à une perceuse sur papier, 150 x 220 cm, 2013.
Photographie : Yazid Oulab.

Couteau, peau de mouton, 2 x 45 x 145 cm, 2006. Collection privée.
Photographie : Jean-François Rogeboz.
Courtesy galerie Éric Dupont, Paris.

Une édition de la Maison Salvan, juin 2013.
L'exposition « L'âge du graphite » a eu lieu du 21 octobre au 19 novembre 2011.

Conception de l'édition :
Maison Salvan, Yann Febvre
Conception graphique : Yann Febvre
Photographies de l'exposition :
Yohann Gozard, 2011 –
Maison Salvan, 2011 (feuillet 5).
Impression : Groupe Reprint/
Parchemins du Midi

Ville de Labège – Maison Salvan,
tous droits réservés, 2013.

La ville de Labège et l'équipe de la Maison Salvan tiennent à remercier très chaleureusement Yazid Oulab. Elles remercient également Éric Dupont, Yann Febvre, Yohann Gozard, Catherine Huber, Philippe Piguet, Philippe de Reilhan et Julie Rouge.

Yazid Oulab est représenté par la galerie Éric Dupont.
www.eric-dupont.com/artists/id_1/
Yazid-Oulab

Les éditions de la Maison Salvan

Carl Hurtin, *Champ ouvert/Tragédie des communs*, 2010.

Piet Moget, catalogue d'exposition, 2011.

Séverine Hubard, Marion de Colombel, Laurent Rabier, Pascal Ruestch, Pascal Bouaziz et Michel Cloup, *Densité*, 2012.

Thomas Sabourin, *Courtes méditations sur l'espace à partager*, 2012.

Guillaume Robert, *Propagande*, 2012.

NO2IAMSALVAN

1 rue de l'Ancien Château
31670 Labège
www.maison-salvan.fr

La Maison Salvan est une structure municipale de la ville de Labège. Ses actions sont soutenues par la région Midi-Pyrénées.

Le lieu et le projet réunissent :
Christine Camares, élue de la ville de Labège, fondatrice de la structure
Paul de Sorbier, directeur
Lise Mazin, à la médiation culturelle

La Maison Salvan est membre de PinkPong – réseau art contemporain de l'agglomération toulousaine (www.pinkpong.fr) et du LMAC – laboratoire des médiations en art contemporain (www.lmac-mp.fr)



